

Till Eulenspiegel ou le Malentendu imaginaire

Alexander SCHWARZ

Université de Lausanne

Résumé:

Le malentendu, notamment le malentendu intentionnel, semble être la caractérisation parfaite du comportement communicatif de Till Eulenspiegel, héros du roman en prose allemand du début du XVI^{ème} siècle couronné par un succès international. Eulenspiegel n'est pas suffisamment compris ni expliqué, que ce soit par ses *espiègleries* – c'est à lui que la langue française doit ce mot et celui d'*espiègle* – ou par la désignation de ses actions et aventures comme *tours*. Mais si l'on regarde les textes de plus près, la classification des *échecs* (dans le sens d'Austin)¹ comme malentendus s'avère elle-même être un malentendu. Il faut donc chercher une alternative, non seulement pour la caractérisation d'Eulenspiegel et de la technique de ses tours, mais aussi pour la conceptualisation de la communication tout court.

Mots-clés: Eulenspiegel, techniques d'espiègleries, malentendu, malentendu intentionnel, apories, ironie, ironie réceptive, théorie de la communication

¹ Austin 1970, p. 52.

«la vie est le but de l'art. l'art peut mécomprendre ses moyens et ne faire que mirer la vie au lieu de la créer»².

1. LE MALENTENDU IMAGINAIRE: THÈSE

1.1. UN TEXTE DE 1515 ET SA LECTURE DE 2015

Les 5 et 6 décembre, journées de notre colloque, signifient pour les enfants de nombreux pays recevoir des chaussures, bottes et chaussettes pleines de gourmandises. C'est dans ce contexte que s'inscrit la fameuse histoire 19 de l'*Eulenspiegel*, qui se déroule en cette période d'un XIV^{ème} siècle fictionnel. C'est le plus connu des 96 épisodes de ce *Prosaroman* (roman en prose), dont la première version complète date de 1515, imprimée chez Jean Grüninger au Quai de Sable 2 à Strasbourg. Nous nous trouvons l'après-midi du 5 décembre devant l'église de Saint-Nicolas à Brunswick, lieu de domicile de Herman Bote, l'auteur présumé du roman.

Vers la fin de l'épisode, on lit que

«[...] la fête de saint Nicolas tombait le lendemain. Ulespiègle alla s'installer avec sa marchandise au-devant de l'église, et vendit toutes ses chouettes et ses guenons, et en retira beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait donné au boulanger pour la pâte»³.

Les premières traductions du roman se firent à Anvers autour de 1520, et selon certains chercheurs – de la région – même avant 1515⁴. Elles nous livrent des premières versions en anglais, en néerlandais et en français. Toutes ces versions ne contiennent qu'une cinquantaine des 96 épisodes allemands et ne nous disent par exemple rien sur les chouettes et les guenons. Ce n'est qu'en 1866 que Pierre Jannet traduit le texte allemand complet et révèle leur mystère aux francophones.

«Quand Ulespiègle fut de retour à Brunswick, dans l'auberge des boulangers, un boulanger du voisinage le fit venir chez lui et lui demanda quel était son métier. Ulespiègle répondit: "Je suis garçon boulanger." Le boulanger dit: "J'ai justement besoin d'un garçon; veux-tu entrer à mon service? – Oui" répondit Ulespiègle. Comme il était chez lui depuis deux jours, le boulanger lui dit de pétrir jusqu'au matin, car il ne pouvait lui aider. "Bien, répondit Ulespiègle; mais qu'est-ce que je pétrirai?" Le boulanger était un homme malin et mo-

² Arp 1966, p. 63.

³ Widmer 1942, p. 8, qui se base sur Jannet (trad.), 1866 dont il intègre une sélection d'histoires comme un des textes du «Moyen âge, XV^e et XV^e siècles» dans la collection de textes français pour l'enseignement du français dans les écoles en Suisse alémanique.

⁴ Koopmans, Verhuyck 1988, p. 17.

queur; il lui répondit, en se moquant de lui: “Tu es garçon boulanger et tu demandes ce que tu dois pétrir? Qu’a-t-on donc l’habitude de pétrir? des chouettes ou des guenons?” Puis il alla se coucher. Ulespiègle s’en alla dans la chambre où l’on faisait le pain et mit toute la pâte en chouettes et en guenons, et les mit au four»⁵.

Les chouettes et les guenons en pâte semblent donc être le résultat et la personnification, l’*embodiment*, d’un malentendu. Une façon de parler se transforme en une façon de faire qui va à l’encontre de la volonté et des intérêts de l’émetteur, un malentendu illocutoire donne à une locution un sens perlocutoire qui surprend le boulanger ainsi que le lecteur. Eulenspiegel (Ulespiègle dans la version dont nous nous servons ici) observerait ici les principes sémantiques – en se moquant, en revanche, des principes pragmatiques comme de l’intérêt supposé de l’émetteur de la commande.

On trouve de nombreux épisodes dans le livre mettant en évidence le fait que les interprétants corporels et matériels d’Eulenspiegel non seulement causent des dégâts économiques, mais aussi font perdre la face aux maîtres artisans pour (ou plutôt contre) qui il travaille ainsi qu’aux fournisseurs de biens et de services dont il devient client. Dans l’histoire 60, par exemple, un boucher invite au marché d’Erfurt les passants à emporter un rôti. Eulenspiegel le fait volontiers et s’en va avec, étant donné que le boucher n’avait pas parlé de paiement. De même, dans l’histoire 74, un barbier hambourgeois l’engage et lui montre où se rendre:

«Tu vois cette maison en face, où il y a de grandes fenêtres; c’est la mienne. Va-t’en par là, je te suivrai tout de suite.” Ulespiègle dit oui et s’en alla vers la maison où il entra par la fenêtre [fermée] en disant: “Bonjour, la compagnie!” La femme du barbier, qui était assise dans la boutique et en train de filer, fut effrayée et dit: “Comment! est-ce que le diable te pousse [sic]? Tu passes par la fenêtre! Est-ce que la porte n’est pas assez grande? – Chère dame, dit Ulespiègle, ne vous fâchez pas; votre mari me l’a commandé. Il m’a pris comme garçon. – Un joli garçon, dit la dame, qui fait du tort [*Schaden* dans le texte allemand. – A.S.] à son maître! – Chère dame, dit Ulespiègle, un serviteur ne doit-il pas faire ce que son maître lui a commandé?”»⁶

On est donc tenté de dire qu’Eulenspiegel lui-même n’est rien d’autre ni rien de plus que la personnification du malentendu. Les chouettes et les guenons ainsi que le rôti et les vitres ne seraient que ses métonymies, le côté matériel de sa communication, qui elle seule crée son identité.

⁵ Widmer 1942, p. 7.

⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

1.2. QUELQUES GOUTTES THÉORIQUES

Nous n'avons pas vraiment le droit d'utiliser la langue dite normale comme réservoir de termes sans conceptualisation. Si Georges Molinié définit le *malentendu* comme une «discordance de croyance» entre un émetteur et un récepteur, ce malentendu «induit la mise en branle d'une tierce instance, capable de mesurer cette discordance»⁷. Est-ce que cette tierce instance, c'est nous, les linguistes? Dans un modèle de la réception, nous pourrions distinguer la *compréhension* (le récepteur suit l'émetteur, il y a concordance de croyance), le *malentendu* (le récepteur arrive à une autre interprétation et crée ainsi la discordance) et la *non-compréhension* (le récepteur n'arrive à aucune ou refuse toute interprétation, toute tentative de transfert de croyances).

Il me semble y avoir, cependant, plusieurs problèmes avec cette lecture, dont un petit et deux grands. Le petit consiste en le soupçon que les malentendus d'Eulenspiegel se font intentionnellement. Par exemple, l'histoire du boucher auquel nous avons fait allusion commence par la phrase: «Ulespiègle ne pouvait renoncer à ses malices»⁸.

Ce problème est mineur parce que la théorie linguistique du malentendu n'exclut pas les malentendus volontaires, même si elle les conçoit comme secondaires. L'étude des malentendus nous aiderait donc non seulement à comprendre les compétences discursives réparatrices⁹, mais aussi à comprendre les compétences discursives stratégiques¹⁰. Il faut néanmoins noter qu'un créateur de malentendus intentionnels se déplace, dans le modèle théorique, de la position du récepteur à celle du tiers, du détecteur ou détective de malentendus, peut-être du malentendu lui-même – tout en restant pour l'émetteur le récepteur de ses propos. Pour chaque personne impliquée, le malentendu présuppose sa découverte.

C'est le linguiste allemand Wolfgang Falkner qui, dans sa monographie dédiée au malentendu¹¹, met (involontairement cette fois-ci) le doigt sur le premier problème majeur découlant de la lecture de l'*Eulenspiegel* comme personnification du malentendu dans le cadre théorique établi ici. Falkner distingue entre *Missverständnis* ('malentendu') et *Missverstehen* ('mésentendre')¹². Ce dernier concept serait abstrait et n'existerait comme «réalité communicative» que si quelqu'un en parlait en l'identifiant comme un *malentendu*. La désignation d'une réception communicative comme *malentendu* serait en conséquence une manifestation de bonne compréhension et non de mauvaise compréhension.

⁷ Molinié 2003, p. 184.

⁸ Widmer 1942, p. 7.

⁹ Berthoud 1988; Dascal (éd.), 1999.

¹⁰ Hinnenkamp 1998, p. 316.

¹¹ Falkner 1997.

¹² *Ibid.*, p. 1.

Je suis conscient du fait que cette bonne compréhension est d'un côté une seconde tentative de compréhension après une première qui fut erronée ou dénoncée comme telle, comme cas de mésentente, et de l'autre la première et seule tentative de compréhension de l'interprétation dénoncée. Tout cela ne résout pas les contradictions autour du terme, au contraire, cela les amplifie.

Appliqué à notre texte sur les chouettes et les guenons, essayons de poser la question de l'auteur de cette interprétation nécessairement double. Qui est-ce qui appelle ici l'interprétation de l'autre un malentendu? Le boulanger? Eulenspiegel lui-même (dans une deuxième tentative)? Le narrateur, autre instance intermédiaire, cette fois-ci entre le récit et le lecteur, instance qui deviendrait cette troisième personne dont le récit se sert grammaticalement? Ou encore aucun d'eux, mais seulement le lecteur implicite et/ou réel, «innocent» et/ou académique?

Quant au boulanger, il ne se balade justement pas dans le métadiscursif et ne parle que de son «commerce» et de la nécessité d'une réparation en espèces.

Quant à Eulenspiegel, il initie comme dans beaucoup d'autres histoires un entretien sur les mots. On peut sans doute lire son «Ce que vous m'avez commandé» comme légitimation de sa reconstruction du discours du boulanger et de sa transformation en actions corporelles avec des résultats en même temps matériels et symboliques. Si le maître boulanger semble avoir un problème avec la bonne compréhension d'Eulenspiegel ainsi qu'avec les chouettes et guenons qui en témoignent, c'est son problème et non celui d'Eulenspiegel, qui ne prend pas en considération un possible malentendu. Le reproche adressé au boulanger est plutôt une marque d'incohérence que de malentendu ou de mésentente – qui par définition responsabilise aussi le récepteur de l'énoncé en question.

Le narrateur, qui est entré dans nos modèles comme nouvelle instance qui se glisse entre les personnages dont il parle, donne des rares évaluations du caractère d'Eulenspiegel mais jamais de sa manière de communiquer. Nous nous souvenons de son évaluation générale, «Ulespiègle ne pouvait renoncer à ses malices».

Cette lecture nous mène à la question suivante: a-t-on vraiment le droit de parler de malentendu si personne ne le fait dans le texte? Selon Bruno Clément et Marc Escola¹³, nous chercheurs devons le faire tous les jours en légitimant nos propres thèses par les «malentendus» de tous nos prédécesseurs, ce combiné avec l'affirmation espiègle que notre interprétation de l'objet en question est la bonne. Sans cela, nos publications n'auraient pas de raison d'être.

Tout cela me fait hésiter à garder le concept de malentendu – du moins pour la lecture d'*Eulenspiegel* –, aussi séduisant qu'il soit. La raison en est ce que je conçois comme le second obstacle majeur. Volker Hinnen-

¹³ Clément, Escola (éd.), 2003.

kamp¹⁴ énumère dans sa monographie, sans distance ironique, des stéréotypes sur les malentendus, parce que ceux-ci lui apparaissent comme expression du savoir métadiscursif des sujets parlants qu'il observe. Et sans ce savoir, je le répète, il ne peut y avoir ni malentendu ni réparation discursive, voire relationnelle.

Quand je lis des entrées du type «Stéréotype 3: Les malentendus sont par principe mauvais. [...] Stéréotype 4: Il faut donc se protéger contre les malentendus»¹⁵, je ressens un fort malaise. Ludwig Wittgenstein nous a appris que les erreurs – et donc les malentendus – ne peuvent être discutés hors du cadre d'un système et de ses règles constitutives. Le nier serait un malentendu – il s'agit là de son fameux paradoxe de l'observation d'une règle («Regelfolgen»)¹⁶. On peut suivre une règle, ou on peut agir à l'encontre d'une règle comme le fait Eulenspiegel, mais on ne peut pas en donner une interprétation («Deutung»)¹⁷ d'un point d'observation hors du système, comme le fait le concept de malentendu.

Vincent Jouve s'aligne sur ce constat, en tant que littéraire, quand il remarque que «malentendu» présuppose «une idée de la littérature que peu de gens, aujourd'hui, accepteraient de reprendre à leur compte». À savoir «qu'un texte fait entendre une voix, que cette voix délivre un message et que ce dernier est suffisamment clair pour qu'on ne se trompe pas sur sa teneur»¹⁸. Si déjà dans un texte du XVI^{ème} siècle cette idée est absente, l'«aujourd'hui» jouvien paraît généralisable: tout est malentendu, et en même temps, rien n'est malentendu parce qu'on ne peut pas l'éviter; il n'y a donc pas la possibilité de réparation qui est constitutive du concept de malentendu.

Tout est malentendu: Jean Starobinski, dans son œuvre magistrale sur Rousseau, nous fait partager cette découverte avec Jean-Jacques qui «désire la communication et la transparence des cœurs; mais il est frustré dans son attente, et, choisissant la voie contraire, il accepte – et suscite – l'obstacle, qui lui permet de se replier dans la résignation passive et dans la certitude de son innocence»¹⁹.

Plus tard dans son livre, il précise que Jean-Jacques «n'est pas maître de sa parole, comme il n'est pas maître de sa passion» et qu'il «ne veut pas être compris, dans la mesure où être compris veut dire être pris»²⁰. Est-ce que cela vaut seulement pour Rousseau? Eulenspiegel, en tout cas, arrive à prendre ses victimes en les comprenant mal. Dans la compréh-

¹⁴ Hinnenkamp 1998.

¹⁵ *Ibid.*, p. 98

¹⁶ Wittgenstein 1955 [1972, §138-242], cf. le commentaire d'Esfeld 2003.

¹⁷ Wittgenstein 1955 [1972, §201].

¹⁸ Jouve 2003, p. 191.

¹⁹ Starobinski 1971, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p. 149, 151. Dans son analyse, Starobinski prépare le terrain des découvertes dans le domaine de la relation «scandaleuse» entre corps et langage de Felman 1980 [2002] et d'autres déconstructivistes de dix ans plus tard. Cf. Schwarz, Schiltknecht, Wahlen (éd.), 2014.

sion comme dans le cas du «malentendu», la communication dévoile toujours son caractère agressif immanent.

François Récanati parle de transparence quand un signe x évoque son référent y et l'oppose à l'opacité d'un signe qui se réfère à lui-même²¹. Le malentendu type n'est pas l'opacité mais le fait de confondre transparence et opacité. Ce n'est probablement pas un hasard si l'exemple que Récanati donne pour une telle confusion remplace la transparence par l'opacité: «Quand le doigt montre la lune, il ne faut pas, comme l'imbécile selon un proverbe connu, regarder le doigt»²². La technique – ou l'imbécilité – d'Eulenspiegel me semble résider dans la réaction de regarder un oiseau ou un nuage. Un signe x n'a pas exclusivement comme référent y , mais tout l'alphabet ou presque.

Chez Molinié en revanche, le malentendu n'existe pas – justement si l'on présuppose qu'il existe: «par un apparent paradoxe [...] l'idée de malentendu implicite un certain essentialisme logico-discursif, un possible calcul du sens. C'est-à-dire, *in fine*, une autonomie isolable et essentialisable du sens»²³. La conséquence s'impose inévitablement: «Parler de malentendu, c'est le dénier»²⁴. Le concept de «malentendu» crée une illusion de transparence, de référence fiable, et en même temps la détruit en la dénonçant comme imaginaire.

Si Susana Rodriguez Rosique qualifie de «transparente» l'ironie qui se donne à voir²⁵, elle nous invite à aller chercher dans le domaine de l'ironie ce que nous n'avons pas pu trouver dans celui cependant si prometteur du malentendu: une base fiable pour reconstruire la technique d'Eulenspiegel et les lois de la communication.

2. L'IRONIE RÉELLE: ANTITHÈSE

2.1. RETOUR AUX TEXTES

Revenons à nos chouettes et guenons. *Prima vista*, la réponse du boulanger à la question de son garçon n'a rien de spécial – comme c'est le cas dans tous les énoncés des victimes d'Eulenspiegel. Le narrateur nous invite cependant à une seconde lecture en nous avertissant que «Le boulanger était un homme malin et moqueur».

Dans le tour de parole du maître boulanger, on peut distinguer trois parties. Dans la première, «Tu es garçon boulanger, et tu demandes ce que tu dois pétrir?», le maître choisit l'illocution expressive de s'étonner et il s'en sert de manière sincère pour critiquer la question bête d'Eulenspiegel.

²¹ Récanati 1979, p. 21.

²² *Ibid.*, p. 17.

²³ Molinié 2003, p. 188.

²⁴ *Ibid.*, p. 187.

²⁵ Rodriguez Rosique 2013, p. 19.

Dans la deuxième, «Qu'a-t-on donc l'habitude de pétrir?», le *donc* modalisant nous signale qu'il devient de plus en plus cholérique. Cela s'accroît dans la dernière partie avec «des chouettes ou des guenons», animaux de cauchemar par excellence chez Chaucer. Le texte du XVI^{ème} ne connaît pas encore des points d'interrogation que les éditions modernes allemandes ont le choix d'employer. Celles-ci hésitent entre «chouettes ou guenons» suivi d'un point ou d'un point d'interrogation.

Mais peu importe; étant donné qu'une question rhétorique négative peut aussi servir comme affirmation ironique, on dira que le boulanger se sert, dans cette dernière partie de son tour de parole, de *l'ironie*.

Si nous nous proposons de poursuivre la piste de l'ironie, nous heurtons avant toute théorisation au constat, banal, que l'ironie du boulanger est rare dans l'*Eulenspiegel*. Ni le boucher que nous avons mentionné, ni le barbier de Hambourg que nous avons cité ne sont ironiques du tout. Ils croient ce qu'ils disent et ils disent – que Wittgenstein ferme ses yeux et ses oreilles – ce qu'ils veulent dire. Néanmoins, *Eulenspiegel* reproche au barbier, sur le plan illocutoire, de n'avoir pas tenu sa promesse de le suivre sur son chemin dans le salon de coiffure. Le texte de l'histoire 74 continue ainsi après la citation mentionnée plus haut:

«En ce moment, le barbier rentra, et ayant appris ce qu'avait fait Ulespiègle, il lui dit: “Comment, garçon! ne pouvais-tu entrer par la porte sans casser les vitres? Quelle raison avais-tu d'entrer par la fenêtre? – Cher maître, vous m'avez dit, là où étaient les grandes fenêtres, d'entrer par là et que vous me suivriez. J'ai fait ce que vous m'avez dit, mais vous ne m'avez pas suivi comme vous l'avez promis.”»²⁶

Pour pouvoir prétendre qu'ici aussi le concept d'ironie nous est plus utile que celui de malentendu, il nous faut...

2.2. ENCORE QUELQUES GOUTTES THÉORIQUES

C'est Harald Weinrich qui introduit l'ironie, dans sa *Linguistik der Lüge*, sa fameuse *Linguistique du mensonge* de 1965, une fois de plus comme «troisième personnage» qui se situe entre l'émetteur et le récepteur. En tant que personnage, l'ironie s'incarne dans l'objet ironique qui est en même temps créé par les mots de l'émetteur, du sujet ironique A, et ridiculisé par lui. Si l'ironie est comprise et acceptée de même par son complice, le récepteur, ce dernier devient ainsi le sujet ironique B²⁷. Si l'ironie marche, A, l'émetteur, et B, le récepteur, font non seulement cause commune, mais s'allient également contre C, le tiers, l'objet ironique, la victime de l'ironie, pas moins agressive que la communication elle-même, selon les modèles traditionnels évoqués plus haut.

²⁶ Widmer 1942, p. 39.

²⁷ Weinrich 2000, p. 68.

Edgar Lapp dans sa *Linguistik der Ironie* commente ce schéma en promettant explicitement ce que tout linguiste cherche, la généralisabilité: «Le modèle triadique de l'ironie peut [...] aussi expliquer la constellation avec deux personnages»²⁸. Le tiers dans la communication, le médium ou le *go-between* entre les partenaires est toujours présent, il définit même la communication et son absence. L'utopie de la communication transparente sans trouble ni trouble-fête n'est qu'une illusion momentanée dont on doit sortir à chaque instant. Même le silence proposé par Walser/Dätwyler²⁹ comme possible sauvetage de l'intercompréhension, privant le tiers des mots dont il a besoin comme le vampire du sang, me paraît fragile et prêtant, dans les cas non littéraires que je peux m'imaginer, lui-même à des malentendus concernant la «raison» derrière le silence.

Le rêve fou de l'exclusion du tiers³⁰ se manifeste donc dans l'ironie par la ridiculisation de l'objet. L'impasse est générale et systématique: on ne peut jamais savoir si l'émetteur, le sujet, parle en son propre nom ou déguisé en objet ironique, et on ne le saura jamais puisque, contrairement au malentendu qui est créé et en même temps détruit par son évocation, il n'est pas bien vu de désigner l'objet ironique. On le cite seulement, sans savoir soi-même si l'on cite autrui ou pas, c'est-à-dire, si l'on ne cite que l'image qu'on a de soi. Comme potentiel, l'ironie personnifie ce tiers nécessaire et dangereux pour la communication qu'est le médium entre les sujets parlants qui en sont les pôles.

2.3. UN DERNIER RETOUR À NOS TEXTES

Dans l'épisode de Saint Nicolas, le boulanger est donc le sujet ironique A. Et les deux autres positions? Si dans de nombreux cas d'ironie évidente, le sujet parlant fait cause commune avec le récepteur contre l'objet ironique derrière lequel l'émetteur cache ses propos, dans notre histoire on a en revanche, avec le soutien du narrateur, l'impression que le boulanger cholérique force Eulenspiegel à endosser le rôle d'un objet ironique qui croit qu'on cuirait des animaux et non pas des pains.

Celui-ci se venge en assumant sans autres ce rôle, faisant ainsi cause commune avec l'objet ironique et, en dernière conséquence, emprisonnant de son côté aussi le boulanger dans ce bonding entre les objets de l'ironie. Pour ce faire, Eulenspiegel déclare l'univers ironique du boulanger comme univers sérieux et force le boulanger à entrer dans ce qui pour lui reste un univers absurde de chouettes et de guenons.

La rhétorique a l'habitude de réclamer l'ironie pour son compte, c'est-à-dire pour le côté communicatif de la production et de l'émission³¹. Wilhelm von Humboldt en revanche affirme que «comprendre et parler ne

²⁸ Lapp 1997, p. 32.

²⁹ Dätwyler 2016, p. 26.

³⁰ Serres 1980, *passim*.

³¹ Lausberg 1960, p. 302.

sont que des effets de la même force linguistique»³². L'émetteur ironique s'exprime derrière un masque dont il se distancie. Le récepteur ironique, actant que j'ai inventé pour caractériser Eulenspiegel de la manière qui me semble la plus précise, joue le jeu de l'ironie et du masque, comme si le principe d'ironie comme technique rhétorique délimitable n'existait pas. Dans la théorie linguistique explicite d'Eulenspiegel, dont nous avons vu la trace discrète dans le «ce que vous m'avez commandé», l'ironie n'existe pas. Le jeune homme l'introduit contre son gré – et bien sûr contre le gré du boulanger.

Si le garçon boulanger prétend faire «ce que vous m'avez commandé», cinquante histoires plus tard c'est au garçon barbier de généraliser: «un serviteur ne doit-il pas faire ce que son maître lui a commandé?» Mais ce n'est pas exclusivement la terminologie d'Eulenspiegel qui nous intéresse, c'est sa technique. Est-ce qu'ici aussi, l'émetteur disant ce qu'il veut dire et non le contraire, Eulenspiegel, le récepteur, en prenant les mots de sa victime au sérieux, la coince dans un/son univers ironique? Je crois pouvoir répondre par l'affirmative.

Le barbier se réfère aux grandes fenêtres pour identifier sa maison – comme un interlocuteur «normal» le ferait. Eulenspiegel les prend pour l'indication du chemin à prendre – comme un objet ironique pourrait le faire. Le résultat pour le barbier et pour Eulenspiegel est donc le même que si le barbier avait dit de manière ironique:

«*Tu vois cette maison en face, où il y a de grandes fenêtres; c'est la mienne. Va-t'en par là et n'oublie pas d'entrer par ces belles fenêtres, je te suivrai tout de suite».

Dans les deux cas – celui que raconte l'histoire et celui que nous avons construit ici –, la même suite devrait se produire: Eulenspiegel transpose les mots d'autrui et celui-ci même dans un univers dystopique où l'on aime détruire les choses matérielles (les fenêtres) et immatérielles (la réputation du barbier dont le salon se trouve à une place animée de la grande ville qu'était déjà à l'époque Hambourg). Le barbier se voit même confronté au reproche de ne pas suivre les règles de cette dystopie ironique en ne tenant pas sa promesse de suivre Eulenspiegel sur son chemin espiègle.

Tout comme le boulanger, le barbier se retrouve d'un coup dans cet univers ironique parce que (a) loin de l'univers où la victime a cru se trouver et (b) ridicule et le rendant ridicule aussi en tant qu'habitant – ou même en tant que créateur de cet univers par ses mots (comme Eulenspiegel les comprend).

Eulenspiegel, en tant que récepteur, transforme tout ce qui est dit en ironie justement en le prenant au sérieux de manière ridicule. Il agit ou fait semblant d'agir – comment trancher entre les deux? – exactement comme nous le ferions dans des situations où nous ne soupçonnons pas de l'ironie.

³² Humboldt (Humboldt 1836, p. 54) parle de «Sprachkraft», de 'force du langage'.

La différence (Jacques Derrida dirait probablement différance) avec nous réside dans le fait qu'il le fait aussi dans des situations où le soupçon d'ironie semble s'imposer et que dans tous les autres cas que le livre évoque, il cherche et trouve une interprétation qui nous paraît ironique.

Le charme du livre me semble résider dans cette différance entre notre imaginaire et notre savoir, modestes, et ceux d'Eulenspiegel, qui en même temps sait beaucoup moins que nous des lois de la communication et beaucoup plus qu'il n'admet.

Ainsi, Eulenspiegel personnifie une opacité comico-tragique qu'on ne peut pas sortir du système de tous les jeux de langage, donc du langage et de la communication tout court, sans les détruire. L'ironie comme potentialité les constitue et doit être prise en considération par les linguistes, même si elle ne se manifeste pas comme telle dans un énoncé explicitement ironique de l'émetteur.

Un tel concept d'ironie omniprésente, qui transpose celle-ci de l'émetteur au récepteur, est, déjà selon Ferdinand de Saussure, beaucoup plus pertinent pour une théorie linguistique que celui se basant sur l'émetteur. En plus, il reflète notre position d'analystes de textes produits par autrui.

3. IRONIE ET MALENTENDU: SYNTHÈSE

Revenons au début, au malentendu. Christine Noille-Clauzade cite Rabelais, contemporain de l'*Eulenspiegel*, en dénonçant comme «pervers» une lecture de ses œuvres qui se permettrait les mêmes jeux de mots et de lettres que l'auteur lui-même. Nous nous demandons s'il ne s'agit pas plutôt de l'ironie que du sentiment de l'auteur d'être mal compris³³. Pour Laurent Perrin enfin, l'ironie est un cas spécial du malentendu, le «vrai faux malentendu»³⁴. Elle constitue un vrai malentendu parce qu'elle peut en engendrer un, et un faux malentendu parce qu'elle serait dans la plupart des cas si facilement détectable qu'elle ne représenterait rien d'autre qu'un «simple artifice rhétorique».

Je propose de considérer le «malentendu» comme un cas spécial de l'ironie réceptive – celui qui est aboli dans une métacommunication que je crains autoritaire. Quant à l'ironie, toujours possible, elle n'est ni un «simple artifice rhétorique», ni un cas spécial de la communication, mais tout au contraire sa loi, qu'Eulenspiegel rend visible par la personnification compliquée de cette ironie qu'il fait émerger en la démentant et la traduisant en action en cuisant des chouettes et des guenons ainsi qu'en brisant les fenêtres de son employeur. En tant que personnage peut-être historique mais en tout cas littéraire, Eulenspiegel est extrêmement spécial, bizarre,

³³ Noille-Clauzade 2003, p. 68.

³⁴ Perrin 2003, p. 206.

voire irréaliste. Mais des théories générales et réalistes s'en laissent déduire. C'est probablement pour cela qu'il a attiré les humanistes en 1515 et les linguistes cinq cents ans plus tard.

© Alexander Schwarz

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN John L., 1962 [1970]: *Quand dire, c'est faire*. Paris: Seuil, 1970
- ARP Jean, 1966: *Jours effeuillés*. Paris: Gallimard
- BERTHOUD Anne-Claude, 1988: «Ambiguïté, malentendu et stratégies paradiscursives», in C. Fuchs (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase*. Caen: Centre de Publications de l'Université de Caen, p. 139-143
- CLÉMENT Bruno, ESCOLA Marc (éd.), 2003: *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. St-Denis: Presses Universitaires de Vincennes
- DASCAL Marcelo (éd.), 1999: *Misunderstanding* [*Journal of Pragmatics*, 1999, vol. 31, № 6]
- DÄTWYLER Myriam, 2016: «Il était une fois... La compréhension et le malentendu chez Robert Walser», in E. Velmezova, M. Dätwyler, A. Schwarz (éd.), *Le malentendu dans tous ses états* [*Cahiers de l'ILSL*, 2016, № 44], p. 15-29
- ESFELD Michael, 2003: „Regelfolgen 20 Jahre nach Kripkes Wittgenstein“, in *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 2003, vol. 57, p. 128-138
- FALKNER Wolfgang, 1997: *Verstehen, Mißverstehen und Mißverständnisse*. Tübingen: Niemeyer
- FELMAN Shoshana, 1980 [2002]: *The Scandal of the Speaking Body*. Stanford: Stanford UP, 2002
- HINNENKAMP Volker, 1998: *Mißverständnisse in Gesprächen*. Opladen: Westdeutscher Verlag
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1836: *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Berlin: Königliche Akademie
- JANNET Pierre (trad.), 1886: *Les aventures de Til Ulespiègle*. Paris: Picard
- JOUVE Vincent, 2003: «La dénonciation du malentendu. Enquête sur les discours de réfutation», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 191-202
- KOOPMANS Jelle, VERHUYCK Paul, 1988: *Ulespiegel, de sa vie de ses œuvres*. Antwerpen – Rotterdam: C. De Vries-Brouwers
- LAPP Edgar, 1997: *Linguistik der Ironie*. Tübingen: Narr

-
- LAUSBERG Heinrich, 1960: *Handbuch der literarischen Rhetorik*. München: Hueber
 - MOLINIÉ Georges, 2003: «Malentendu et jugement doxique», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 183-190
 - NOILLE-CLAUZADE Christine, 2003: «Du malentendu considéré comme vice: pour une morale classique de la lecture», in Clément, Escola (éd.), 2003, p. 59-76
 - PERRIN Laurent, 2003: «L'ironie comme forme de vrai faux malentendu énonciatif», in M. Laforest (éd.), *Le malentendu: Dire, mésentendre, mésinterpréter*. Québec: Éditions Nota bene, p. 197-207
 - RÉCANATI François, 1979: *La transparence et l'énonciation*. Paris: Seuil
 - RODRIGUEZ ROSIQUE Susana, 2013: "The power of inversion: 'Irony, from utterance to discourse'", in L. Ruiz Gurillo, M. Belén Alvarado Ortega (éd.), *Irony and Humor*. Amsterdam: John Benjamins [Pragmatics & Beyond, vol. 231], p. 17-38
 - SCHWARZ Alexander, SCHILTKNECHT Catalina, WAHLEN Barbara (éd.), 2014: *Körper – Kultur – Kommunikation; Corps – Culture – Communication*. Bern: Peter Lang
 - SERRES Michel, 1980: *Le parasite*. Paris: Seuil
 - STAROBINSKI Jean, 1971: *La transparence et l'obstacle*. Paris: Gallimard
 - WEINRICH Harald, 2000: *Linguistik der Lüge*. München: Beck
 - WIDMER Walter, 1942: *Les aventures de Till Ulespiègle*. Bern: Francke
 - WITGENSTEIN Ludwig, 1955 [1972]: *Philosophische Untersuchungen*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp, 1972